

LA DAME
DE L'ÎLE
AUX
NAUFRAGES

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales
du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Titre : La dame de l'île aux naufrages / Lina Savignac

Nom : Savignac, Lina, 1949- , auteure

Identifiants : Canadiana 20250049503 | ISBN 9782898045042

Classification : LCC PS8637.A87 D36 2026 | CDD C843/.6-dc23

© 2026 Les éditions JCL

Images de la couverture :

Raymond Gallant

Adobe / Illustration partiellement

créée à l'aide de l'imagerie générative

Les éditions JCL bénéficient du soutien financier de la SODEC
et du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec.

Financé par le gouvernement du Canada



Édition

LES ÉDITIONS JCL

editionsjcl.com

Distribution au Canada et aux États-Unis

MESSAGERIES ADP

messaging-adp.com

Distribution en France et autres pays européens

DNM

librairieduquebec.fr

Distribution en Suisse

SERVIDIS

servidis.ch

Imprimé au Canada

Dépôt légal : 2026

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives Canada

Bibliothèque nationale de France

Lina Savignac

LA DAME
DE L'ÎLE
AUX
NAUFRAGES

LES ÉDITIONS JCL 

En ce mois de mai 1917, les jours allongeaient lentement leur course et annonçaient un été prometteur. Presque complètement recouverte de forêts, l'île d'Anticosti se transformait peu à peu. Les feuillus et les mélèzes étaient les premiers arbres à revêtir une livrée vert tendre, ce qui accentuait le contraste avec la teinte plus foncée de la canopée. Ne voulant pas se trouver en reste, les sous-bois d'un ton grisâtre arboraient de nouvelles couleurs, élargissant ainsi la palette printanière. La mousse de sphaigne, nourriture préférée des cervidés, reprenait vie. Pendant le rude hiver, plusieurs troncs d'épinette rendus trop vieux s'étaient brisés et avaient expiré après s'être couchés sur le sol dans un mélange inextricable. Les branchettes trop fragiles pour résister au vent cinglant étaient tombées et se retrouvaient disposées de façon anarchique sur l'épais tapis muscinal. Pas très loin, gavées de la lumière, de minuscules fleurettes mauves, jaunes ou blanches redressaient fièrement la tête. En bordure des routes, perçant à travers les cailloux, des pissenlits et des marguerites défiaient la poussière des chemins, s'épanouissaient et se multipliaient de manière désordonnée, faisant ainsi un pied de nez à leur vie éphémère.

Plus prodigue en ce temps de l'année, le soleil plombait sur le quai de Port-Menier envahi par des voiliers, des bateaux de pêche, des goélettes et des remorqueurs. Sur la jetée encombrée d'agrès de toutes sortes, ici et là, on entendait des marins aboyer des directives aussitôt emportées par le vent. Et comment qualifier ces envolées d'oiseaux qui tournoyaient autour des doris, s'égosillant en quête de leur pitance ? Presque tous les jours, des touristes tout souriants descendaient du traversier. La grande majorité d'entre eux était des hommes venus taquiner la truite et le saumon dans les plus belles et les plus riches rivières de la province. Devant le magasin général, une locomotive traînait à la queue leu leu une série de wagons plats, chargés de bois à pâte, attendant qu'on lui indique d'avancer sur la jetée où les débardeurs procéderaient au transbordement de la cargaison.

Mais les débuts printaniers comportaient aussi des jours plus sombres. La pluie se donnait comme mission de laver la terre et de faire disparaître les dernières parcelles de neige cachées dans les détours des sentiers. Ce mercredi 16 mai, le ciel se déchaînait sur Anticosti et, toutes vannes ouvertes, laissait tomber des trombes d'eau. Clémence, la fille aînée de Philippe Leblancq, propriétaire du magasin général, soupirait en regardant à travers la fenêtre les vagues se briser contre le débarcadère. Prises d'une folie dévastatrice, celles-ci se jetaient contre le quai et, dans un excès de furie, elles poussaient malicieusement les ultimes plaques de glace assiégeant de toutes parts le tablier construit de mains d'hommes. Par chance, ces derniers avaient su protéger les abords de la digue, mesurant plus d'un *mile*,

par d'immenses blocs de granit. Voilà que maintenant, Clémence se mettait à craindre que l'appontement ne tienne pas le coup. Si Port-Menier perdait sa jetée, l'île d'Anticosti serait isolée durant de longs mois, privant ainsi la population de victuailles fraîches. À cela, on devait ajouter que les dommages subis empêcheraient les îliens d'aller et venir à Québec ou à Gaspé. De plus, les touristes friands de pêche manqueraient certainement leur rendez-vous fixé avec le saumon. Du reste, cela obligerait les hommes à travailler plusieurs jours pour remettre en ordre le fouillis causé par le Saint-Laurent qui avait agi comme un gamin en colère. Et dire que l'île d'Anticosti était si belle quand le soleil la taquinait et si triste lorsque le ciel tournait au gris !

Clémence n'était pas la seule à surveiller la mer qui sortait de ses gonds. Son amie d'enfance Artémise, la fille aînée de Lionel Lejeune, n'espérait qu'une chose : que la voûte céleste virerait au bleu le plus rapidement possible. Au fur et à mesure que les déferlantes enjambaient l'étroit débarcadère, Artémise voyait son rêve d'entrer au couvent des sœurs de la Congrégation de Notre-Dame de Québec s'éloigner peu à peu. Elle qui avait eu tant de mal à convaincre ses parents d'y aller devrait patienter jusqu'au milieu de l'été pour réaliser son projet.

Dehors, les hommes se rendaient au travail. Beau temps, mauvais temps, ils devaient assurer la subsistance de leur famille. Le cou rentré dans leur épais manteau de laine, les mains plantées dans leurs poches et leur chapeau si profondément enfoncé sur la tête que leur vision en était obstruée, ils avançaient difficilement vers la ferme moderne Savoy.

Parfois, ils se tournaient et présentaient leur dos à la nature qui se déchaînait sans avoir demandé la permission à qui que ce soit.

Le petit centre-ville de Baie-Ellis, rebaptisée Port-Menier par son propriétaire, Henri Menier, était déserté. Clémence délaissa la fenêtre du magasin général en soupirant et revint derrière son comptoir. Un ultime regard sur le minuscule miroir suspendu au mur la rassura. Sa coiffure était impeccable. Elle vérifia quand même le mince rouleau de cheveux qu'elle portait en couronne autour de la tête, soit d'une oreille à l'autre, et qu'elle maintenait à la bonne hauteur par des pinces habilement dissimulées. Son toupet, collé sur son front avec du savon odorant, fixait sa frange en une vague. En attendant que les clients daignent venir faire leurs achats quotidiens, elle se prépara à passer la journée toute seule.

Vers l'âge de cinq ans, dès que ses mains avaient pu atteindre la poignée de la porte séparant le commerce de la maison privée, elle s'était permis une escapade du côté paternel. Philippe Leblancq ne la rabrouait jamais et acceptait sa présence comme une chose tout à fait normale. En fait, Clémence était son enfant préférée, et même à cette époque, il voyait en elle la future maîtresse des lieux. Il pouvait endurer son babillage constant et ses insatiables questions en se disant que la petite mettait de la vie dans le magasin. Lorsqu'elle n'était qu'une écolière, souvent elle se sauvait des corvées imposées par sa mère et suivait son papa au magasin. La fillette avait rapidement assimilé les rudiments de la conversation et l'art de plaire à la clientèle. Aussitôt qu'elle revenait de classe, elle s'installait sur

un coin du comptoir et effectuait ses exercices d'écriture avec plus ou moins d'attention. Mais ces incursions au commerce n'étaient pas totalement gratuites et, bien vite, elle avait su se montrer utile. Sous la surveillance de son père, elle remplaçait les étagères et déchiffrait les étiquettes des différents produits, favorisant ainsi son apprentissage de la lecture. La fillette se sentait heureuse et fière que l'homme lui accorde sa confiance. Elle, qui était si petite, avait l'impression d'être grande aux yeux de son papa.

Avant d'entreprendre pour de bon sa journée de travail, Clémence se dirigea vers la porte d'entrée et tourna l'écriteau indiquant aux clients que la boutique était maintenant ouverte, puis elle fit glisser le pêne dormant de la serrure. À pas mesurés, elle enfila son long tablier gris qui recouvrait entièrement le devant de sa blouse blanche et de sa jupe marine. *Autant profiter de la tempête pour nettoyer et regarnir les tablettes*, pensa-t-elle. Mais avant tout, Clémence commença par calculer le contenu du tiroir-caisse, dont la somme devait totaliser vingt dollars. Satisfaite, elle attrapa un chiffon sous le comptoir de bois et s'attela à la corvée d'astiquage avec de l'eau savonneuse dans le but d'éliminer toute trace de saleté et de crasse. Les hommes y déposaient souvent des pièces de métal graisseuses, cherchant à dénicher le morceau manquant ou à remplacer celui qui ne fonctionnait plus. Et comment qualifier la propreté des mains des clients? Valait mieux jouer de prudence afin d'éviter de tacher le tissu léger d'une robe ou celui d'une chemise blanche. Une fois l'étal nettoyé, Clémence remplaça le carnet de factures, aiguisa les crayons à mine et les remit dans le gobelet, puis aligna la pile de catalogues laissés par

les différents grossistes que son père aimait garder à portée de main. À la hauteur de vue des enfants, une vitrine remplie de friandises où de minuscules figurines attiraient les futurs consommateurs. Au centre de la tablette, cinq gros bocal hexagonaux en verre et percés d'un trou. Dans ces derniers, le commerçant gardait des lunes de miel, des pipes en réglisse au fourneau rougeoyant, des framboises écarlates, des rouleaux de pastilles surettes ainsi que des gommes ballounes roses enveloppées dans un papier dissimulant une bande dessinée. L'achat de sucreries représentait un piège, et à l'occasion, la volonté des mamans fléchissait devant l'insistance de leurs tout-petits.

Clémence attrapa le plumeau et se dirigea vers les étagères remplies de conserves poussiéreuses. Les touristes qui pratiquaient la pêche ou la chasse prisait ce style de denrée. Étant donné la difficulté de garder des aliments frais, sauf le poisson récemment capturé, ces boîtes leur permettaient de diversifier leurs repas sans se donner la peine de cuisiner. En revanche, les résidents de l'île achetaient très peu ce genre de produits, car les mères de famille transformaient tout ce qui provenait du potager, puis l'automne arrivé, après avoir fait boucherie, elles cuisaient, fumaient et salaient les pièces de viande choisies. À l'occasion, elles sortaient de leur cachette des bocaux remplis de fruits cueillis au cours de l'été et qu'elles avaient pris le temps d'accommoder en confitures malgré les chaleurs accablantes.

Juchée sur un petit escabeau pliant, Clémence sentit soudainement une brusque rafale. Le souffle glacial venant du nord s'engouffra dans le magasin. La jeune fille frissonna.

— Bien le bonjour, mademoiselle Clémence !

La figure de Clémence s'égaya. Enfin, un premier client !

— Quel bon vent vous amène, monsieur Lejeune ?

— Ah bien, vinyenne ! Voilà que vous faites des jeux de mots maintenant, parce que pour venter, il vente ! Je ne sais pas si elle va finir par passer, cette vlimeuse de tempête là. J'attends que le ciel s'éclaircisse un peu pour aller inspecter les camps de pêche. Mais je ne me plains pas trop, on a déjà vu pire. En revanche, quand on reste encabané, un homme se retrouve souvent dans les jambes de sa bonne femme. Je vous dis que ça travaille un mari !

Gênée par de tels propos, Clémence baissa la tête pour montrer qu'elle trouvait cette farce de mauvais goût, puis poliment, elle tenta de ramener la conversation à un sujet plus convenable.

— Qu'est-ce que je peux faire pour vous ? demanda-t-elle d'un ton ferme.

— Éliisa a besoin d'une poche de fleur. Elle a décidé de cuisiner des tartes, mais elle n'avait pas prévu de manquer de farine, par exemple.

— Je vais vous en chercher une dans le *back-store*.

— Seigneur Dieu, laissez faire ! C'est bien trop pesant pour une jeune fille comme vous. Votre père m'en voudrait à mort si, à cause de moi, vous vous déboîtiez le dos.

Clémence accepta que son voisin se serve lui-même. Aussitôt de retour avec la poche sur l'épaule, Lionel Lejeune s'approcha de la caisse en déclarant :

— Mettez ça sur mon compte.

— Comme d'habitude, rétorqua Clémence en ouvrant le cahier dont la couverture noire portait un minuscule point rouge dans le coin supérieur droit, signe distinctif des crédits à réclamer, avant d'inscrire l'achat de l'administrateur et gardien de l'île. En passant, pourriez-vous faire un message à votre femme ? Dites-lui que si elle a cuisiné des tartes en surplus, j'en prendrais certainement quatre pour les vendre ici. Les Américains en raffolent.

— C'est bien, ça, je vais lui faire la commission. À la revoyure, mam'selle ! termina-t-il en soulevant légèrement sa casquette.

L'homme passa la porte en la laissant entrebâillée. Immédiatement, Clémence se dépêcha de fermer le battant, puis elle mit un quartier d'érable dans la petite fournaise. *Je devrais avertir papa que la facture de M. Lionel commence à souffrir d'embonpoint*, pensa-t-elle. Puis, elle retourna à son époussetage en songeant à la règle imposée par son père, soit de toujours accompagner les clients désireux de se rendre seuls à l'entrepôt. Mais si elle ne pouvait pas faire confiance à M. Lejeune, à qui pourrait-elle se fier ?

La matinée passa sans qu'aucun autre visiteur ne se présente. À midi tapant, Clémence ferma le commerce et tourna l'affichette de côté : *De retour dans une heure*. En fait, elle remettait en question tout ce cérémonial. Tout le monde à

Port-Menier savait à quelle heure les Leblancq dinaient et qu'une heure plus tard, le magasin général rouvrirait ses portes. Clémence enleva son tablier et l'accrocha à côté de l'entrée séparant l'épicerie de la maison.

— Mmm... ça sent bon, déclara-t-elle en reniflant les effluves de choux.

— Lave-toi bien les mains, lui cria Rosalie.

Clémence se conforma aux règles d'hygiène dictées par l'autorité maternelle, puis regagna la salle à manger où son frère et ses sœurs, qui fréquentaient l'école du village, s'amusaient depuis quelques minutes à se lancer des boules de pain. L'aînée se permit une remontrance.

— Arrête de chialer, tu n'es pas notre mère. Tu resteras vieille fille, lui chanta une fois de plus sa cadette pour la picosser.

Mais, comme d'habitude, Clémence demeura insensible à la raillerie d'Amélie et trouva le moyen de lui retourner sa boutade sarcastique.

— On verra bien laquelle de nous deux coiffera le bonnet de la Sainte-Catherine ! rétorqua Clémence.

L'arrivée de leur père mit fin instantanément à la joute stérile. Clémence s'avança vers la table, suivie de près par sa mère qui portait à bout de bras une soupière remplie d'un potage fumant. Bien qu'elle fût toujours excitée après le combat fraternel, la jeune Amélie se tassa légèrement pour laisser un peu d'espace à sa mère afin que celle-ci puisse déposer son fardeau.

— Quoi de neuf au magasin ? s'enquit Philippe.

— Pas grand-chose ! soupira Clémence. M. Lejeune a été le seul client à se présenter.

— Qu'est-ce qu'il voulait ?

— Une poche de farine, rétorqua Clémence, taisant volontairement l'entorse aux règles de la maison, c'est-à-dire que personne ne devait aller dans l'entrepôt sans y avoir été invité. Y avait-il du courrier ce matin ? lança-t-elle pour faire diversion.

— Pas encore, lui répondit-il, légèrement impatient. Et pourquoi me poses-tu cette question ? Tu sais bien que c'est le *Savoy* qui l'apporte. Et comment veux-tu qu'il accoste ? On pourrait se demander s'il n'a pas passé la nuit à Québec. Un capitaine doit être mal pris en Jérusalem pour sortir en mer par une pareille tempête.

— Philippe, retiens-toi de blasphémer devant les enfants, intervint rapidement Rosalie.

Pendant quelques minutes, on n'entendit que le bruit des cuillères raclant le fond des bols. Une fois la soupe avalée, Clémence et sa mère ramassèrent les plats et les déposèrent sur le comptoir de la cuisine.

— As-tu averti ton père de ton absence cet après-midi ? demanda Rosalie.

— Non, pas encore.

— Parle-lui vite, car je sais qu'il avait l'intention de se rendre au camp McDonald pour rencontrer le garde-chasse.

Effectivement, Clémence pensa qu'il était plus prudent de l'aviser.

— Papa, après dîner, j'ai promis à Artémise de l'aider à finir le trousseau exigé par les religieuses avant d'entrer au couvent, plaïda-t-elle. À mon avis, elle ne coud pas un coffre d'espérance, mais de désespérance ! Je ne comprends pas comment une fille si gaie et si avenante peut aller s'enfermer dans un endroit semblable, mais quoi qu'il en soit, il nous reste peu de bons moments à passer ensemble. Aussitôt les mers de mai terminées, le *Savoy* accostera et, dès le lendemain, elle nous quittera.

— Permission accordée ! répondit son père sans hésiter.

Puis, maugréant, il continua :

— Avec ce satané temps, les routes deviendront vite impraticables.

— Ah ! J'oubliais, s'exclama Clémence, j'aimerais également vous parler de la facture de M. Lejeune, elle allonge à vue d'œil.

— Ne pense plus à ça, je m'en occupe. C'est un vieil ami et il me rembourse toujours lorsqu'il reçoit sa paye d'Henri Menier.

Clémence monta à sa chambre en secouant sa jupe afin d'enlever toute trace de poussière qui aurait pu s'y loger. Elle jeta un bref regard dans le miroir au tain piqueté d'étoiles, et portant la main à son chignon, elle se déclara satisfaite de l'image que lui renvoyait la glace. En se rendant à la penderie, elle soupira en souhaitant porter son manteau d'hiver pour la dernière fois, puis elle passa la porte, son parapluie prêt à ouvrir. *Sainte bénite, pensa-t-elle, ce n'est pas demain la veille que j'exhiberai mes fanfreluches printanières ! On sait bien, ici à l'île, la chaleur se fait prier avant de se pointer le bout du nez, et quand enfin elle se présente, sans crier gare, les mouches noires se déploient en équipe pour attaquer sans retenue notre cou, l'arrière de nos oreilles ou encore toute autre partie du corps mise à découvert.*

À Port-Menier, les maisons et les commerces étaient tellement rapprochés les uns des autres que quelques pas suffisaient pour se rendre du magasin général jusque chez les Lejeune. Ceux-ci avaient élu domicile dans la propriété de l'illustre capitaine Setter, avec qui, d'ailleurs, au moment de leur arrivée à Anticosti, ils avaient déjà partagé le quotidien. Le célèbre navigateur tenait cette maison d'un dénommé Louis-Olivier Gamache, véritable terreur de tout l'estuaire. Ce pirate bien connu s'était forgé une solide

réputation en tenant tête aux autorités, à la douane et à la police du golfe. Le légendaire aventurier avait construit sa résidence avec les débris des navires naufragés. Un salon, une cuisine, une salle à manger et deux chambres occupaient la partie du bas, tandis qu'un magnifique escalier en acajou sculpté conduisait à l'étage supérieur où se trouvaient deux autres chambres tout aussi confortables. Dans le coin repas, une quantité importante de verres et d'assiettes posés sur un dressoir portaient les noms des bateaux auxquels ces pièces de faïence avaient appartenu. Le pillleur considérait le tout comme étant son butin de guerre. L'emplacement s'avérait d'autant plus significatif pour lui, car autrefois, soit à quelques pas de la grève, les résidents avaient construit un entrepôt où on salait les morues.

* * *

Par pure coquetterie, Clémence avait volontairement omis d'enfiler sa paire de bottes et, maintenant, ses souliers risquaient d'être abîmés à tout jamais. La jeune fille n'eut pas à frapper que déjà le battant de la porte s'ouvrait largement.

— Entre, dépêche-toi, lança Artémise. Tu parles d'une température ! Où as-tu trouvé le courage de sortir ?

— Penses-tu que le vent et quelques gouttes de pluie m'empêcheront de venir te voir ? Je ne suis pas faite en chocolat. Il ne nous reste que peu de temps avant ton départ pour le couvent et je veux profiter au maximum de ta présence.

— J'aurais très bien compris si tu avais remis notre rencontre. Après tout, il ne s'agit que de coudre des jupons et des dessous.

— Peu importe. L'essentiel, c'est de passer quelques heures ensemble.

— Dans ce cas, dégreys-toi et viens t'asseoir dans la cuisine. Depuis ce matin, le poêle à deux ponts ronronne comme un bon, car je n'ai pas cessé de l'alimenter. Prendrais-tu une tasse de thé pour te réchauffer?

— Comment refuser?

— En attendant que l'infusion prenne un peu de force, je monte chercher mon panier de couture.

Dans un doux froufroutement de jupe, Artémise se dirigea vers sa chambre à coucher située à l'étage. Dès que Clémence vit réapparaître sa compagne avec une banne d'osier dans les mains et une pièce d'épais coton blanchi provenant de la récupération d'une poche de farine sur le bras, elle lança :

— Je ne peux pas me mettre dans la tête que tu quitteras le village et tes parents pour aller t'enfermer dans un monastère, déclara Clémence.

— D'abord, je ne vais pas me terrer dans un cloître, mais dans une maison où vit une communauté religieuse et où séjournent de jeunes étudiantes. J'aurai le droit de recevoir de la visite. Ne t'inquiète pas pour moi. Lorsqu'on désire vraiment rencontrer quelqu'un qu'on aime par-dessus tout, on se soucie peu de l'endroit où aura lieu le rendez-vous, on

y va, c'est tout. Eh bien, pour moi, ce sera la même chose ! Rien au monde ne me ferait manquer un tête-à-tête avec ma meilleure amie.

— Je ne veux pas te perdre. Te voir dans des vêtements de nonne sera pour moi une véritable torture. Et puis, tu ne seras plus ma voisine.

— Cesse de t'inquiéter, et rendons plutôt cet après-midi productif.

— Tu as raison, conclut Clémence.

Artémise déposa l'épais tissu blanc sur la table de cuisine pendant que sa camarade s'empara du modèle en papier découpé sur une feuille de journal et demanda :

— Où veux-tu qu'on mette la farine Five Roses ? Devant ou derrière ?

— On va essayer de l'éviter, lâcha Artémise avec sérieux. Je n'ai nullement l'intention de vanter un produit alimentaire vedette en montrant mes dessous. Si au moins on me payait, déclara-t-elle en pouffant de rire.

— Dans ce cas, on va avoir besoin d'imagination ! Bon, réfléchissons !

Les deux amies eurent un malin plaisir à tourner et retourner la poche de farine d'un côté, puis de l'autre.

— La seule façon que je vois, c'est de s'arranger pour placer l'écriture dans la fourche.

Artémise tentait de retrouver un ton plus posé, tandis que Clémence, ne se privant pas, rajouta :

— Désolée, mais tu devras te sacrifier et cacher le Five Roses dans l'arrière-train, déclara-t-elle.

— Va pour les froufroues, se décida enfin Artémise.

Après avoir épinglé le modèle sur le coton rêche, Clémence commença à tailler l'étoffe récupérée, pendant qu'à l'autre bout de la table, sa compagne préparait la machine à coudre. Artémise tira de son panier une bobine de fil blanc ainsi qu'une canette. Cette fois, le papotage cessa net. Les deux apprenties devaient porter toute leur attention sur l'ouvrage à monter. Avec une précision rigoureuse, Artémise plaça sous le pied presseur les pièces de tissu et enclencha un mouvement de va-et-vient avec la pédale commandant le système de poulies. Doucement, l'aiguille traversa les deux épaisseurs du coton et, petit à petit, la jeune fille accéléra le rythme et s'appliqua à piquer des coutures bien droites. De son côté, Clémence ne chômait pas ; elle étala le patron du jupon sur la table de la cuisine, puis commença à le tailler.

Dehors, on entendait le vent siffler, comme s'il tirait son énergie d'Éole lui-même. Comme un aveugle, il toquait aux carreaux des fenêtres mal isolées qui laissaient passer l'air. Sa violence allait même jusqu'à détacher un grand pan de tôle qui venait du toit de la maison de Wilbrod Girard, le deuxième voisin des Lejeune. À l'instar d'un animal fou, le morceau de métal poussé par un tourbillon errait, cherchant un endroit où arrêter sa course.

— Sainte bénite, on va finir par partir au vent ! s'exclama Clémence. Je suis née ici et, de toute ma vie, je n'ai jamais vu un nordet aussi féroce.

Artémise cessa de coudre. Elle prit son chapelet qui traînait toujours dans le fond de sa poche et le passa autour de son cou.

— Crois-tu que ça va changer quelque chose ? demanda Clémence en s'avancant vers la fenêtre.

— Non, mais je fais confiance au Seigneur, et comme nous n'y pouvons rien, j'aime mieux prier, lâcha-t-elle en embrassant la croix qui lui barrait habituellement la poitrine.

Sans rien rajouter, Artémise continua son ouvrage en silence et mit son espoir et toute son énergie dans son exercice de piété, pensant que, là-haut, le Ciel entendrait ses suppliques. Clémence regardait sa compagne et cherchait dans ses yeux ou ses gestes comment celle-ci pouvait avoir développé une conviction religieuse si fortement ancrée. De là à la trouver un peu ingénue, il n'y avait qu'un pas. Elle-même se disait croyante et pratiquante, mais jamais elle n'atteindrait une foi aveugle à l'abri de tous les doutes.

La couture presque terminée, les deux jeunes filles s'installèrent de concert sous la lampe à huile, allumée même au milieu de la journée, afin d'effectuer la finition à la main. Elles accordèrent la cadence de leur aiguille aux tic-tac de l'horloge. Clémence préférait nettement ce travail de précision et y trouvait le plaisir et l'assurance d'un ouvrage bien exécuté. Pendant que l'une priait, l'autre pensait que bientôt, son tour viendrait de préparer son coffre

d'espérance. Clémence adorait la broderie et, dans sa tête, elle visualisait des draps et taies d'oreillers décorés par une rangée de fines fleurs, des torchons à vaisselle portant ses initiales. Ses blouses seraient aussi chics que celles de la très élégante mairesse de Port-Menier. Si ses amours avec le bel Ernest Caron duraient dans le temps, elle serait la plus jolie mariée à se rendre devant l'autel.

Mais déjà, l'horloge de parquet sonnait quatre heures. L'après-midi avait passé sans que les deux voisines aient eu le temps de s'ennuyer. Heureuses, elles avaient partagé des heures précieuses, car dès que le *Savoy* accolerait son flanc dans le port, elles seraient séparées.

— Je dois rentrer à la maison, déclara Clémence. Si la tempête se calme un peu, ce soir, je me rendrai au mois de Marie. Est-ce que je te garde une place dans mon banc ?

Sans attendre la réaction de sa compagne, comme si la réponse allait de soi, les deux amies se quittèrent après une chaleureuse embrassade. Artémise retourna à la table et commença à ramasser les chutes de tissus qu'elle convertirait en guenilles, puis remit aiguilles, épingles, fil et ciseau dans son panier de couture. Elle avait hâte de partir pour le couvent des sœurs de la Congrégation de Notre-Dame, mais en même temps, cela l'inquiétait tout de même un peu. Lorsque la supérieure l'avait reçue pour la première fois, elle lui avait fait visiter les lieux et lui avait bien expliqué qu'un temps de réflexion était à prévoir afin de savoir si elle désirait toujours aussi intensément entrer en religion et si elle se sentait à la bonne place. À supposer

qu'elle ne s'estime pas heureuse ou ne s'habitue pas à la vie prônée par Marguerite Bourgeoys, elle pourrait quitter la communauté.

— Nos murs ne sont pas ceux d'une prison, et vous pouvez retourner dans le monde et faire œuvre utile, car ici, vous aurez acquis une excellente éducation, lui avait-elle dit. On sait que les vœux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance vous demanderont une certaine force intérieure pour les honorer, mais l'esprit de famille que nous préconisons devrait porter ses fruits et, dans l'avenir, se révéler profitable pour vous.

Quelques minutes avant sept heures, Artémise avisa ses parents qu'elle s'en allait à l'église pour le mois de Marie. En fait, elle n'avait nullement besoin de se rapporter, mais elle avait pris cette habitude dès son jeune âge et l'avait toujours gardée. Elle s'habilla chaudement, mais le vent du nord qui refusait de faiblir traversait ses vêtements. Un long frisson lui parcourut l'échine. Artémise arriva au rendez-vous à l'heure dite et n'eut pas de mal à reconnaître sa camarade. Dans tout Port-Menier, personne d'autre qu'elle ne portait un manteau rouge clair. Dès qu'elle vit apparaître son amie, Clémence se poussa au fond du banc, mais elle ne put retenir sa langue et chuchota un mot de bienvenue à sa compagne.

— Chut ! la réprima rapidement Artémise.

Sur ces entrefaites, elles aperçurent le curé Dumontier qui, étole au cou, grimpait les quelques marches menant à la chaire, puis d'une voix monotone, commença à réciter le chapelet. À haute voix, il entama le *Je crois en Dieu*, suivi de

trois *Ave* et, enfin, d'un *Gloire soit au Père* auquel les fidèles, en majorité des femmes, répondaient à l'unisson. L'entrée en matière terminée, les dizaines d'hommages à la mère du Christ pouvaient maintenant débiter sur des invocations dont l'inflexion ne variait pas. Soudainement, dans le but de réveiller ses paroissiens, Elphège Dumontier entonna *a capella* un chant marial. Dans la seconde, les *soprani* furent sorties de leur état quasi hypnotique. Malheureusement, peu de ténors ou de basses se joignirent à elles, si bien qu'à la fin, les sons aigres prirent le dessus sans égard à la justesse ou aux notes discordantes. L'important consistait à ce que cet exercice de piété monte en droite ligne vers la principale intéressée. Une fois les prières et cantates à la Vierge Marie terminées, les deux amies se séparèrent en se souhaitant une bonne nuit.